

mire; mais ce n'est rien encore: il cheminée, aux fenêtres, aux par-
quitte Aramis et son ouvrage, il vents.

court à Cidalise, lui dérobe le tam-
bour, et déjà sa main légère achève
le contour de la fleur à peine com-
mencée... Puis, il s'élance sur le ca-
napé, saisit un bout de falbala et
accélère l'ouvrage d'Ismène... Pei-
gnez-vous la surprise, l'extase des
trois femmes!"

A côté de ces ouvrages pour ainsi
dire classiques—la tapisserie et la
broderie,—les femmes du XVIII^e siè-
cle en imaginèrent beaucoup d'autres
dont la vogue fut immense mais
courte, et qui se succédèrent de sai-
son en saison, comme autant de mo-
des excentriques, condamnées à vivre
peu.

Ce fut sous la Régence que ces gen-
tilles absurdités commencèrent avec
la manie du découpage. Quel Vanda-
le conçut le premier l'idée de réduire
en charpie les plus belles, les plus ra-
res gravures que le temps avait res-
pectées, de silhouetter des personna-
ges dans les estampes d'Abraham
Bosse, dans les eaux fortes de Cal-
lot—dans celles de Rembrandt peut-
être!—et de colorier tous ces bons-
hommes, de les vernir, de les coller,
pour décorer des paravents, des bon-
bonnières, des abat-jour? Voilà pour-
tant ce que l'on fit en un siècle de
grâce et d'esprit, à une époque où
l'art français venait d'atteindre
avec Watteau son plus haut degré de
perfection! Pendant dix ans on dé-
coupa, pendant dix ans, vingt mille
paires de ciseaux grincèrent! "Des
gravures de cent livres y passèrent..."
s'écrie Mademoiselle Aissé. Combien
de chefs-d'œuvre perdus pour le Ca-
binet des estampes!

Beaucoup plus innocente, la mode
des pantins et des pantines vint rem-
placer la manie des découpages, vers
1747. Je n'ose guère classer un jeu
aussi puéril parmi les ouvrages de
dames, mais il faut pourtant bien
accorder un souvenir à ces petites fi-
gures en carton que les femmes pro-
menaient avec elles, tiraient de leurs
poches à tout propos et dont elles
agitaient la ficelle pour les faire re-
muer bras et jambes. Pendant plu-
sieurs hivers. Paris n'a d'yeux que
pour les pantins, on les accroche aux

On en fabrique de toutes sortes et
à tout prix, depuis le vulgaire Sca-
ramouche, l'Arlequin à vingt sols,
jusqu'au joli garçon de berger que
Boucher peinturlure, moyennant
quinze cents livres, pour Mme la du-
chesse de Chartres. Riches ou pau-
vres, tous ces personnages se tré-
moussent avec une égale bonne hu-
meur. Entre les mains des belles da-
mes occupées à tirer leurs fils, on di-
rait des fantoches vivants, tous les
petits-maitres du siècle qui grima-
cent, rient et gambadent sur l'air
connu :

Que Pantin serait content
S'il avait l'art de vous plaire !
Que Pantin serait content
S'il vous plaisait en dansant !

...A force de danser et de plaire,
Pantin devait, un jour, finir par las-
ser les gens. Sa vogue tombée, la
femme reprit son sac à ouvrage et se
mit à faire des nœuds.

A vrai dire, ce travail charmant
n'était pas tout nouveau pour elle.
En 1732, Voltaire écrivait déjà à la
marquise du Deffand: "Faites des
nœuds avec les autres femmes, mais
parlez-moi raison..." Et presque au
début de la Régence, les religieuses
Carmélites avaient offert un "sac à
nœuds" à la duchesse d'Orléans.
Mais ce fut seulement vers 1750 que
la mode se développa. Alors on ne
vit plus d'élégante qui ne passât le
tiers de ses jours à "crochir le petit
doigt" pour fabriquer des nœuds ;
on promenait de salon en salon son
petit sac et sa navette d'or, et com-
me on travaillait jusque dans les sal-
les de spectacles, des flots de rubans
multicolores s'amoncelaient sur le
bord des loges.

Le caprice féminin n'avait pas en-
core dit son dernier mot. Après les
découpages, les pantins et les nœuds,
on inventa le parfilage:

Vive le parfilage !

s'écrie un poète anonyme— peut-être
bien le grave Necker...

Vive le parfilage !
Plus de plaisir sans lui.
Cet important ouvrage
Chasse partout l'ennui.

Tandis que l'on déchire
Et galons et rubans,
L'on peut encore médire
Et déchirer les gens.

En quoi consistait "cet important
ouvrage"?

—A gagner cent louis par an, aux
dépens de nos adorateurs", eussent
répondu les parfileuses... Tel fut d'a-
bord, en effet, l'unique intérêt du
petit jeu,, ainsi que Mme de Genlis
nous l'explique dans ses mémoires.

"On demandait à tous les hommes
de sa connaissance leurs vieilles épau-
lettes d'or, leurs vieux nœuds d'épées,
leurs vieux galons d'or que l'on enle-
vait ainsi à leurs valets de chambre,
et l'on parfilait toutes ces choses,
c'est-à-dire que l'on séparait l'or de
la soie pour le vendre à son profit."

L'indiscrétion des parfileuses ne
connut bientôt plus de bornes. Quand
un visiteur arrivait dans un salon,
les mains vides, elles se précipitaient
sur lui et se mettaient en devoir de
découdre les galons de son habit, re-
nouvelant ainsi l'opération que cer-
tain mendiant libre-échangiste avait
fait subir jadis au manteau du bon
roi René.

On prétend que, pour venger son
sexe, un jour, le duc d'Orléans fit
coudre à son costume des passemen-
teries d'or faux et se présenta dans
une assemblée de parfileuses. En un
clin d'œil, le voilà dépouillé, les fem-
mes se partagent le butin, et les na-
vettes de marcher, et l'or faux de se
mélanger avec les fils d'or véritable
que ces dames avaient déjà recueillis.
Jugez de leur dépit quand le duc leur
avoua sa ruse!

Mais de pareils traits étaient rares.
Le plus souvent les hommes se lais-
saient piller de bonne grâce, ou bien,
pour sauver leur garde-robe, ils ache-
taient aux marchands merciers de
menus objets en fil d'or destinés au
parfilage, et les offraient à leurs
amies. Les femmes goûtaient si bien
ce nouveau genre de cadeaux qu'au
jour de l'an de 1772 elles ne voulu-
rent point d'autres étrennes. Alors
les boutiques de Paris s'emplirent de
mille babioles dorées: œufs, paniers,
poules, canards, moulins, tasses à
café, caves à liqueurs, meubles de
poupées, carosses lilliputiens!

Sous ses formes les plus diverses, le
précieux fil était l'objet de la convoi-
tise générale... C'est tout au plus si